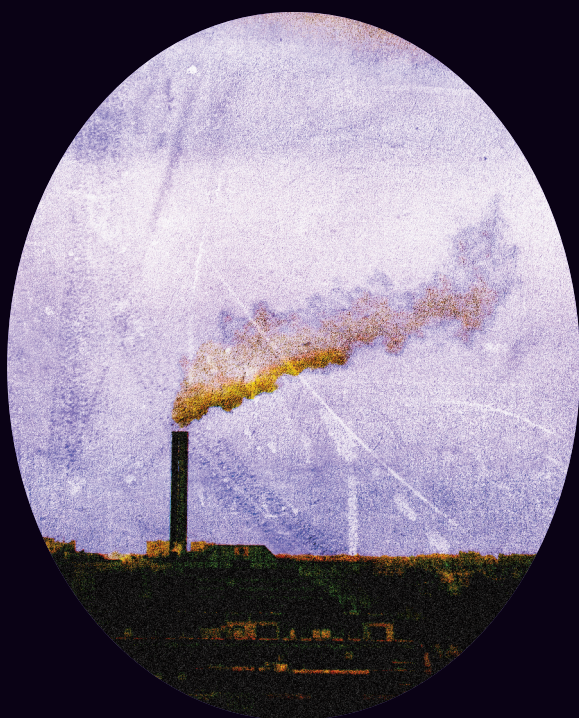


NICOLAS MATHIEU

Aux animaux la guerre

roman



actes noirs

ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Une usine qui ferme dans les Vosges, tout le monde s'en fout. Une centaine de types qui se retrouvent sur le carreau, chômage, RSA, le petit dernier qui n'ira pas en colo cet été, un ou deux reportages au 19/20 régional et puis basta.

Sauf que les usines sont pleines de types dangereux qui n'ont plus rien à perdre. Comme Martel, le syndicaliste qui planque ses tatouages, ou Bruce, le bodybuilder sous stéroïdes. Des types qui ont du temps et la mauvaise idée de kidnapper une fille sur les trottoirs de Strasbourg pour la revendre à deux caïds qui font la pluie et le beau temps entre Épinal et Nancy. Une fille, un Colt .45, la neige, à partir de là, tout s'enchaîne.

Aux animaux la guerre, c'est le roman noir du déclassé, des petits Blancs qui savent désormais que leurs mômes ne feront pas mieux et qui vomissent d'un même mouvement les patrons, les Arabes, les riches, les assistés, la terre entière. C'est l'histoire d'un monde qui finit. Avec une fille, un Colt .45, la neige.

NICOLAS MATHIEU

Nicolas Mathieu est né à Épinal en 1978. Après des études d'histoire et de cinéma, il s'installe à Paris où il exerce toutes sortes d'activités instructives et mal payées. Aujourd'hui, il écrit pour un site d'infos en ligne. Aux animaux la guerre est son premier roman.

Photographie de couverture : © Anne Laure Jacquart / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2014
ISBN 978-2-330-03314-9

NICOLAS MATHIEU

Aux animaux la guerre

roman

ACTES SUD

Pour Véronique.

Cet automne-là, on tuait en plein jour. En pleine rue. En toute bonne foi.

Le centre d'Oran était tout barbouillé de slogans. Trois lettres majuscules résonnaient sur les murs jaunis, suscitant l'espoir ou bien la peur, selon qu'on voulait rester ou les voir partir. Comme si la guerre faisait de la réclame.

Le fond de l'air était chargé d'une perpétuelle odeur de bois brûlé. Les jeunes filles ne se promenaient plus, bras dessus bras dessous, affriolantes et farouches sur les boulevards ascendants. Les beaux bruns en mocassins avaient rangé leurs sourires. Ils lisaient les journaux et affichaient des mines butées aux terrasses des cafés.

Dans les quartiers européens, on dormait mal et la chaleur n'avait rien à y voir. Sous les oreillers, des pères inquiets planquaient des revolvers d'avant-guerre. Les grands-mères mêmes, hagardes et venimeuses, se préparaient à tuer ou mourir.

Oran était une monstrueuse pièce montée, un imbroglio de monuments pompeux et de rues étroites où la peur et la haine coulaient comme des oueds au printemps.

Quand tombait le soir, on s'attardait encore sur les places, à l'ombre des figuiers, pour jouer aux cartes ou boire une anisette en bavardant. Mais déjà, plus personne ne croyait à cette douceur de vivre. Les hommes avaient perdu le rythme. Leur ton était bas, leurs gestes plus mesurés. Ils passaient sur leurs nuques des mouchoirs brûlants, s'épongeaient avec lassitude. La blancheur n'existait plus. Les draps, les chemises, les jupons avaient un air continuellement malpropre. Le ciel, jadis comme

une coquille d'œuf, s'était transformé en gamelle d'acier. Et cet été, sur les plages, les adolescentes avaient moins senti monter en elles cette excitation écœurée et enveloppante, ce désir que les mères redoutaient si fort.

Tandis qu'octobre s'étirait sans vouloir finir, Pierre Duruy et Louis Scagna remontaient un boulevard populeux à bord d'une Simca Vedette. Pierre conduisait. Une brise rafraîchissante s'engouffrait par les vitres ouvertes, faisant battre les pans de leurs chemises. Tous deux portaient la cravate et Scagna des verres fumés. Ils sortaient du bureau et allaient faire leur devoir.

La veille, on avait déposé des explosifs dans les égouts des quartiers indigènes. Personne ne savait qui exactement. L'Organisation avait de nombreuses mains qui s'ignoraient mutuellement. Vers dix-sept heures, cinq personnes étaient mortes dans un fracas assourdissant. Le village nègre avait tremblé, il avait l'habitude. Ahmed, douze ans, exerçait la profession de cireur de chaussures et depuis le début des Événements, les affaires n'allaient plus très fort. Injustement, sa mère le traitait de petit fainéant et de bon à rien, ce qui le faisait rire car tout cela ne pouvait pas être très sérieux et bientôt, les choses reprendraient leur cours normal.

Finalement, Ahmed ne saurait pas le fin mot de cette histoire. Car la veille, vers dix-sept heures, des débris de métal arrachés à une plaque d'égout étaient passés au travers de sa poitrine, y laissant des trous du diamètre d'un poing.

Pierre Duruy était oranais, comme Ahmed. C'était un brave type qui avait ses raisons et quand on lui parlait du petit Ahmed, il pensait à la petite Francine. Chacun brandissait ses martyrs et justifiait ses crimes.

Pierre n'avait pas posé les explosifs qui avaient coûté la vie au petit cireur de chaussures, mais il aurait pu et cela ne lui aurait causé aucun état d'âme.

— Voilà, vous savez tout!

L'enthousiasme du Dr Fabregas déplaisait à Pierre. Comme chaque matin, avec Scagna, ils étaient passés à son cabinet sur les coups de sept heures, avant d'aller au travail. C'était

un endroit calme où régnait un silence cossu, avec, accrochées aux murs, des planches d'anatomie du XVIII^e. Derrière son bureau, le docteur occupait un fauteuil de cuir usé où sa tête pommadée avait laissé une tache définitive. Ensemble, ils devaient discuter des actions en cours, s'informer des projets de la police, des manœuvres de l'armée. Ils prenaient leurs ordres du jour surtout.

À cette heure matinale, le docteur, qui habitait juste à l'étage, était fringant et rose comme un nouveau-né. Selon son habitude, il n'avait pas lésiné sur l'eau de toilette. Dans son dos, les autres le surnommaient d'ailleurs Coco. Celui qui sent la cocotte.

Depuis l'enfance, Fabregas se rêvait en chef. Après tout, il s'était toujours distingué. Premier prix de latin, bachelier à dix-sept ans, il avait fait ses études à Paris. À l'école, les autres gamins ne l'avaient jamais pris très au sérieux. Mais depuis, il avait fait son chemin, épousé une fille d'armateur. Il s'était même présenté aux élections. Il avait rendu des services, graissé des pattes, sauvé la mise à quelques-uns. À présent, il était chef.

Ce matin-là, il les avait accueillis avec sa mine de circonstance. Pierre n'aimait pas quand le docteur jouait sa grande scène du devoir.

— Nous tenons Oran, le centre-ville en tout cas. Et à Paris, ils commencent à comprendre. Mais nous devons faire des exemples. Pire que l'ennemi : ce sont les tièdes, les indécis. Déjà cet été, nous avons eu toutes les peines du monde à empêcher les gens de partir en vacances. Ils doivent comprendre, il n'y a plus de place pour les affaires courantes.

Effectivement, en juillet, à peine l'année scolaire finie, les pieds-noirs avaient voulu partir loin du désastre et renouer avec leurs habitudes, gagner l'Espagne, revoir la Métropole. Alors, il avait fallu faire des exemples. Pierre avait participé à ces opérations d'édification. Il se souvenait d'un pharmacien, abattu dans la rue alors qu'il chargeait les valises dans le coffre de sa Mercedes. Mourir pour l'exemple, en bermuda, une épuisette sous le bras. C'étaient des souvenirs amers auxquels Pierre tâchait de ne pas trop penser.

— Nous devons montrer ce qu'il en coûte de tergiverser. L'Organisation a fixé des cibles. Des gens qui travaillent en

contact avec les deux communautés et qui pourraient donner des informations. Cette semaine, nous nous occupons des concierges. La semaine prochaine, ce sera le tour des facteurs et des télégraphistes. Ensuite les médecins.

Fabregas avait ri nerveusement à l'évocation de ses confrères. Pierre pas du tout. Fabregas l'enviait au fond. Évidemment, Pierre n'avait pas ses contacts, son entregent, ses diplômes ; mais on l'écoutait, on appréciait son sang-froid, cette sorte de détachement pudique qu'il manifestait quand le temps était aux manœuvres et aux mesquineries. Et puis il avait fait la guerre, ce dont Fabregas ne pouvait pas se vanter.

Derrière son bureau, le gros homme avait paru réprimer un renvoi, grimaçant avant de leur indiquer leur cible.

— Ceux-là, on est presque sûrs qu'ils travaillent avec le FLN. Le couple s'occupe d'un immeuble où vivent surtout des fonctionnaires. Ils signalent les allées et venues, collectent des informations. Ils ont toujours un œil ou une oreille qui traînent. Vous y allez en fin de journée, vous les supprimez tous les deux. Vite fait bien fait.

En cette agréable fin de journée, Pierre et Scagna gagnaient donc le quartier Saint-Eugène au volant d'une voiture volée. Au bout de leur route vivaient Latifa et Kamel Biraoui, vingt-sept et vingt-trois ans, concierges méticuleux d'un immeuble en béton qui singeait l'architecture maure.

Pierre était détendu. Depuis quelques mois, ces moments de passage à l'acte étaient sa seule récréation. Le reste du temps, il se faisait du mauvais sang. Pour l'avenir de sa famille, pour son pays. Depuis combien de temps n'avait-il pas dormi ne serait-ce que trois heures d'affilée ? Souvent, son regard se troublait devant les lignes de chiffres qu'il examinait à longueur de journée à la Capitainerie. Et d'autres fois, sa poitrine devenait si étroite qu'il était forcé de s'isoler un moment dans les toilettes, pour se rafraîchir, desserrer sa cravate et reprendre son souffle. Au moins, pendant les opérations, les choses étaient claires. Il suivait la voie étroite qui menait à son objectif. Son esprit devenait merveilleusement acéré. En général, avant d'y

aller, il prenait le temps de repasser à la maison. Là, il se rasait, changeait de chemise, se passait la tête sous l'eau avant de se peigner avec soin. Il aimait ces moments de précision et d'évidence où la réalité se pliait enfin à sa volonté. Il devenait alors plus dangereux qu'une machine-outil, acharnée à sa fonction, inhumaine d'efficacité.

À ses côtés, Scagna transpirait. Il avait faim. Il était mal à l'aise et pressé d'en finir. Lui travaillait à l'administration des douanes, une position stratégique pour l'Organisation. Auparavant, il exerçait un métier calme et privilégié. De temps à autre, une caisse de whisky ou une cargaison de fromage s'égarait en route et finissait dans ses tiroirs. Désormais, il devait veiller à ce que des armes en provenance d'Égypte ou de Russie ne viennent pas alimenter l'ennemi et s'assurer que les armes attendues par ses amis arrivent à bon port. Depuis le début des Événements, il avait pris douze kilos. Il regrettait mélancoliquement son existence de fonctionnaire influent et pépère. Le train-train administratif avait cédé le pas aux emmerdements historiques et il ne s'en consolait pas.

Arrivé à destination, Pierre ne trouva pas de place pour se garer. C'était un quartier résidentiel où s'alignaient des berlines impeccables et des palmiers hauts de quatre mètres. Une odeur de sel et de salpêtre se mêlait à celle des plantes grasses. Oran hésitait sur le rebord du soir. Patiente et lourde, la nuit semblait s'exhaler du sol par bouffées. Des oiseaux continuaient à pépier gaiement.

Finalement, les deux hommes laissèrent la voiture en double file. Dans le coffre, ils prirent les deux automatiques Astra F qu'on leur avait confiés la veille. Des armes imitées des fameux Mausers allemands et qu'on disait supérieures à leur modèle. C'était l'arme de la Guardia Civile et des amis espagnols leur en avaient expédié deux caisses. Pierre et Scagna tirèrent simultanément sur la culasse, une balle monta dans la chambre, ils se sourirent. Comme des enfants, la perspective d'étreindre un nouveau jouet les égayait tout de même assez.

Par cette chaleur, ils allaient en bras de chemise, l'arme au poing, faussement désinvoltes. De toute façon, qu'avaient-ils à craindre ? L'Organisation avait pignon sur rue à Oran. Quand

elle ordonnait de bafouer le couvre-feu, ils étaient des milliers à se balader sur les boulevards, hommes, femmes, enfants. Les marchands de glaces faisaient des fortunes ces soirs-là.

Ils traversèrent la rue en trois enjambées. À l'aide d'un passe, Scagna ouvrit la grille de l'immeuble. La cour intérieure semblait abandonnée. Dans les parterres, quelques cactées survivaient pauvrement. Youssef, le jardinier, ne venait plus. La petite fontaine couverte d'éclats de faïence était hors d'usage. Une carapace de tortue gisait dans un coin. Un instant dérouté par la tranquillité des lieux, Scagna chercha le regard de Pierre. Ce dernier avait les yeux tournés vers le ciel. Scagna eut à peine le temps d'apercevoir une femme qui étendait son linge au deuxième ; elle était déjà rentrée chez elle. Personne ne voulait savoir.

Les Biraoui vivaient au rez-de-chaussée. Il n'y avait qu'une entrée. Scagna se servit une nouvelle fois du passe et les deux hommes s'engouffrèrent dans le logement de fonction, un deux-pièces bas de plafond, sombre et silencieux. Aussitôt la porte refermée, ils y allèrent, le canon de leur arme pointé droit devant eux. Scagna respirait trop fort et d'un geste impatient, Pierre lui ordonna de se tenir. À mesure qu'ils avançaient, l'odeur du dîner devenait plus précise. On entendait des bruits de vaisselle. Mme Biraoui faisait la cuisine.

Ils débouchèrent dans la pièce principale. C'était propre, pauvrement meublé. Sur une étagère, des livres déchirés, poussiéreux, devenus mous à force d'avoir servi. Un plateau de cuivre supportait une vieille TSF. Kamel Biraoui était attablé, un crayon à la main, le journal ouvert devant lui. Dans un cendrier, une cigarette se consumait, la fumée serpentant dans l'air immobile. Il leva les yeux, Pierre tendit son bras, un coup de feu claquait, le front du concierge s'abattit sur la table. La détonation avait ricoché contre les murs de la pièce. Sonnés, les deux intrus eurent besoin de quelques secondes pour se remettre. Ils crurent percevoir des bris de vaisselle, peut-être pas. De sa main armée, Pierre fit signe à Scagna de passer devant. Dans la cuisine, ils tombèrent sur Latifa qui les attendait. Elle se cramponnait à son couteau, la lame pointée vers eux. Elle ne pleurait pas. Elle ne pensait pas. Sa bouche restait close. Elle priait. Pourtant, elle n'avait plus tellement la foi, préférant depuis longtemps

la dialectique aux sourates du Coran. Scagna la tenait dans sa ligne de mire ; il ne se décidait pas.

— Vas-y, fit Pierre.

Sur la gazinière, des œufs cuisaient dans une casserole pleine d'eau bouillante. Ils cognaient le métal de la gamelle, produisant un martèlement entêtant et régulier. Tout à coup, des pleurs d'enfant retentirent. Les cris venaient d'une autre pièce, là-bas dans le fond. Les prières de Latifa avaient donc été vaines.

Pierre jura avant de tirer une balle dans la bouche de la jeune femme.

Elle sembla se dégonfler, s'effondrant sur le sol tout d'un bloc, sans un bruit, ou peut-être un froissement. Ils la regardèrent. Une impressionnante quantité de sang s'échappait de sa bouche démolie. Des morceaux de dents fracassées avaient volé à travers la pièce. Le plus curieux, c'était ses yeux, noirs, beaux, grands ouverts. Pendant une ou deux secondes, son regard demeura imprégné de cette inquiétude qui l'avait saisie avant de mourir.

Pierre eut tôt fait de trouver l'unique chambre à coucher. D'un rapide coup d'œil, il en fit le tour. Une lumière faiblarde venue de la cour filtrait à travers les persiennes et tombait sur un matelas posé à même le sol. Sur une commode, quelques effets de toilette. Deux serviettes de bain usées pendaient sur le dossier d'une chaise d'enfant. Et puis, un lit à barreaux où se dressait un petit môme, de deux ans ou à peine moins, un orphelin qui s'égosillait. Le visage était rond, les yeux écarquillés et des larmes perlaient de ses longs cils noirs. Quand Pierre s'avança, les cris de l'enfant redoublèrent. Il appelait sa mère.

Irrité par ses pleurs, Pierre tendit à nouveau son bras armé. Le canon encore chaud se retrouva à quelques centimètres de la petite tête brune. Moins qu'un ballon de handball. Cette idée l'amusa et il se dit que ce n'était décidément pas si difficile.

Mais il sentit une présence dans son dos et presque aussitôt, un contact désagréable contre sa nuque.

— Fais ça et je t'explose la tête.

Scagna était un sentimental finalement. Sa voix chevrotante et le tremblement de sa main l'indiquaient au moins autant que cette décision qu'il venait de prendre.

Pierre abaissa son bras et l'enfant s'interrompit une seconde, curieux du changement qui venait de s'opérer dans la pièce. Les deux hommes en profitèrent pour se carapater. Dans leur dos, tandis qu'ils couraient, l'enfant se remit à brailler.

Dans la cour, le linge étendu aux balcons claquait dans la brise du soir, un vent plus frais, venu du port, qui sentait l'iode et le carburant. Les habitants qui avaient entendu les coups de feu étaient calfeutrés chez eux. Dans quelques minutes, ils appelleraient la police et jureraient n'avoir rien vu. Scagna filait devant et Pierre fut tenté de lui coller une balle dans le dos. Son cœur battait par à-coups. Des images étranges traversaient son esprit. Il reconnaissait cette impression. Elle revenait à chaque fois. Pendant la guerre, avec un détachement de son régiment, ils avaient pris d'assaut une petite ferme vosgienne où s'étaient repliés une poignée de soldats allemands exténués. Là, pour la première fois, il avait éprouvé ce sursaut, ce supplément d'énergie presque pénible, toujours accompagné d'un goût étrange qui emplissait sa bouche, un peu comme s'il mordait dans une fourchette en argent. Ils n'avaient pas fait de prisonnier cette fois-là, par crainte plus que par cruauté. C'étaient des mêmes pourtant, des Boches de dix-sept ans, les dernières recrues de la Wehrmacht, boy-scouts jetés dans la guerre comme une poignée d'allumettes dans un feu de joie. Pierre avait vu le dernier souiller son pantalon. L'histoire était à ce point ridicule. Mais pas la guerre. La guerre lui avait révélé sa nature. Ce goût étrange, métallique, qui emplissait sa bouche.

Ils débouchèrent très vite sur la rue et Scagna se précipita derrière le volant, mit le contact, passa la première et il allait démarrer quand il s'aperçut que Pierre était debout à côté de lui, côté conducteur. Il attendait.

— C'est moi qui vais conduire.

— Ne fais pas le con. On a déjà eu de la chance.

— Magne-toi je te dis !

Scagna obéit, soulevant ses grosses fesses au-dessus du levier de vitesse avant de se laisser retomber dans le siège passager.

— Tu déconnes complètement. Qu'est-ce que c'est que ce cirque avec le même ?

— Ta gueule. Je ne veux plus entendre un mot.

Pierre ne l'avait pas regardé. Avant de démarrer, il glissa l'As-tra F sous son siège. Son voisin l'imita. Puis il prit la direction du port. L'air était doux et Pierre conduisait vite, d'une seule main, le bras gauche accoudé à la portière. Après avoir desserré sa cravate, il demanda une cigarette.

— Il faut qu'on se débarrasse des armes, dit Scagna.

— Qu'est-ce que je t'ai dit ? Ferme-la maintenant.

Le soleil déclinait et Scagna remonta sa vitre. Il avait un peu froid maintenant et très envie de pisser. En plus, il avait perdu ses verres fumés. Il aurait bien aimé être avec sa femme et son gosse. Ce soir, ils devaient manger des saucisses. Monique lui reprocherait sûrement son retard. Il se contenterait de siffloter et de sourire, quitterait sa chemise, sa ceinture, déboutonnerait son pantalon, mangerait en maillot de corps, sa serviette sur l'épaule. Comme il avait soif tout à coup. Et puis qu'est-ce que c'était que cet itinéraire ?

— Si tu veux vérifier qu'on n'est pas suivis...

— Ne me force pas à te le répéter, fit Pierre en se tournant vers lui. Ses lèvres étaient si minces, on aurait juré une cicatrice.

La Simca tourna longtemps à travers la ville. Sur les façades des immeubles, la lumière baissait rapidement, comme cela arrive chaque soir en bord de mer. Pierre fuma trois cigarettes sans décrocher une parole. Sur son visage, le vent frappait comme sur une porte close. Parfois, il faut prendre l'expression "être hors de soi" au pied de la lettre.

— Voilà, lâcha-t-il enfin avant de ralentir.

Un camion de livraison Coca-Cola était garé devant la terrasse du Météor où quelques jeunes types buvaient l'apéritif. Tous avaient leur col ouvert, les jambes étendues, la tête rejetée en arrière. Deux d'entre eux portaient des uniformes. Ils se donnaient cet air décontracté et revenu de tout censé plaire aux filles.

Pierre immobilisa la Simca à hauteur du camion de livraison et repêcha le pistolet sous son siège avant de quitter la voiture. Scagna avait envie de crier.

C'est à ce moment précis que le livreur émergea du café pour prendre une autre caisse de soda. C'était un musulman, la quarantaine, le front barré de rides profondes. Il portait un

pantalon de toile bleue retenu par une cordelette de chanvre. Un maillot de corps sans manches laissait paraître ses épaules anguleuses et couvertes de poils. Il avait de bons yeux fatigués. Quand il aperçut l'arme dans la main de Pierre, son front devint plus accidenté encore et sa pomme d'Adam exécuta plusieurs allers-retours extrêmement rapides. Ses lèvres s'entrouvrirent sur des dents éclatantes et des gencives presque noires. Il allait dire quelque chose. Il n'en eut pas le temps. Pierre lui colla une balle dans le front, comme à l'abattoir. L'autre s'effondra. Sur la terrasse, personne ne moufta. L'habitude, la trouille et puis ce n'était qu'un bicot après tout. Pierre avait déjà regagné la voiture. Scagna ferma sa gueule comme il fallait et ils repartirent sans hâte, affreusement respectueux du code de la route. Derrière eux, le patron du café demandait aux habitués de lui filer un coup de main pour décharger le reste de sa commande. Un appelé du contingent, un môme de Montargis, se leva quand même pour téléphoner au commissariat. Ses doigts tremblaient si fort, il dut s'y prendre à trois reprises pour composer le bon numéro.

PREMIÈRE PARTIE

Dieu est bon, mais le diable n'est pas mauvais non plus.

Fernando Pessoa,
Le Livre de l'intranquillité.

MARTEL

Martel avait toujours été un mauvais fils. Et aussi loin qu'il se souvenait, il avait toujours manqué d'argent.

Son père lui collait déjà des trempes quand il était môme, parce qu'il dépensait tous ses sous, ce qu'il recevait pour ses étrennes, son anniversaire, le jour même, sans réfléchir. Tu te prends pour un Américain ? disait le vieux. Il faudra bien que tu te rendes compte, le mal qu'on se donne, la valeur que ça a.

Martel avait compris plus tard, à l'armée, à l'usine, mais il avait continué à claquer son fric sans se soucier du lendemain, s'achetant des vêtements coûteux qu'il ne mettait pas, offrant des tournées aux copains, se payant une voiture une fois, juste pour faire un tour dans un faubourg d'Abidjan.

Sa mère l'avait eu sur le tard et couvé de son mieux, ce qui ne lui avait pas tellement rendu service finalement. D'autant que le père avait voulu compenser en redoublant de sévérité. Quand Martel revenait de l'école avec des bleus, des vêtements troués, sa mère le couvrait ; elle taisait les carreaux cassés, les bulletins lamentables. Elle avait menti comme ça presque chaque jour, que le père ne sache rien. Qu'est-ce qu'il aurait pu lui faire en apprenant que le mioche avait cogné le petit voisin ou crevé les pneus de son prof d'histoire-géo ? Une fois, elle avait même prétendu que son mari était mort, au nez du proviseur, pour éviter des ennuis à son cher petit.

Avec les filles, Martel avait toujours eu des facilités, parce qu'il avait de jolis yeux et qu'il savait se montrer doux, cruel et

complimenteur. Il aurait pu tout leur demander, mais puisqu'il dépensait de toute façon, autant qu'elles en profitent. Il les gâtait.

Il se souvenait de son premier flirt, Laurence, une fille du bahut, elle adorait *Pause-Café*, le feuilleton avec Véronique Jannot, et Indochine. Quand son père était tombé au chômage, on disait comme ça à l'époque, elle n'était plus venue en cours pendant plusieurs jours. C'était rare à ce moment-là, honteux, plus pour longtemps. Martel et Laurence n'étaient pas sortis ensemble très longtemps, ils n'avaient même pas couché ensemble, mais c'est avec elle qu'il avait eu les premières vraies discussions, l'avenir, la société, le boulot, la famille. Lui qui était toujours pressé, il avait pris le temps, dans un troquet pas loin de chez elle, en faisant durer sa limonade. Il se souvenait encore de ce sentiment de gravité partagé. Laurence l'adorait, et elle avait beaucoup pleuré quand il l'avait plaquée pour une autre. C'était drôle en y repensant, qu'il ait largué Laurence pour une fille qui n'avait même pas laissé son nom.

Quand il était gamin, Martel avait fait le con, et pas qu'un peu. Au seuil de la grande délinquance, pour échapper à son père aussi, il avait devancé l'appel et s'était engagé. L'armée avait su utiliser ses travers à bon compte. Elle l'avait dressé, puis foutu dehors. D'autres échecs lui avaient encore fait le cuir. Par moments, il était parvenu à gagner pas mal de fric. Il n'en était rien resté bien sûr. Quand son père était mort, il était revenu dans les Vosges, reprenant la vie d'autrefois, baignée par l'amour excessif de sa mère.

À son tour, la pauvre vieille s'était mise à pas mal déconner. Pour bien faire, Martel était donc revenu s'installer à la maison, histoire de s'occuper d'elle. Vingt fois par jour, elle lui demandait s'il avait donné à manger au chat. Vingt fois par jour, il cherchait avec elle son sac à main, ses dents, la télécommande de la télé, son médicament, celui pour l'estomac, et d'ailleurs est-ce qu'elle l'avait pris, on ne savait plus.

Ainsi, le mauvais fils avait pris un travail à l'usine, il s'était occupé de sa mère, l'aidant pour sa toilette, l'amenant à l'accueil de jour, se taisant quand elle était mauvaise.

Et puis un beau jour, elle l'avait traité d'enculé, ça l'avait fait rire.

Ensuite, elle avait souvent remis ça, des insultes, des indignités qui n'étaient pas vraiment son genre. C'était devenu beaucoup moins marrant.

Un dimanche après-midi, alors qu'ils regardaient un documentaire animalier à la télé, il s'était produit quelque chose de terrible. Comme d'habitude, sa mère lui posait des questions sur qui faisait quoi et pourquoi et Martel lui répondait avec patience, des phrases toutes faites et bénignes, comme pour un enfant. Mais progressivement, une désagréable odeur de merde s'était répandue dans le petit salon. Martel n'en était pas revenu. Il avait filé dans la cuisine pour se planquer, ouvrant les placards, le robinet, il allait se passer quelque chose, on n'en arrivait pas là, maman... Mais à la fin, il avait bien fallu se rendre à l'évidence. Il devait déshabiller sa mère et nettoyer la merde collée à son corps âgé. Cette fois, c'était parti pour de bon.

À partir de là, l'évanouissement progressif de sa mère avait pris des formes diverses, rigolotes et effroyables, toujours surprenantes. Une fois par exemple, au petit-déjeuner, elle lui avait confié qu'elle détestait sucer leur truc aux bonshommes, mais que dans la vie, on ne faisait pas toujours ce qu'on voulait. Martel avait appris comme ça toutes sortes de choses qu'il n'aurait jamais pensées. Sa mère avait un corps, elle s'en était servie diversement, c'était une découverte tout à fait déplaisante.

Alors il avait appelé l'une des meilleures maisons de la région, l'avait mise à l'hospice. Même si ça n'avait rien à voir avec un hospice bien sûr, que le personnel soignant était gentil et les sanitaires lavés deux fois par jour.

Depuis, Martel reçoit une facture semestrielle de 12 576,15 euros. Il n'est pas un si mauvais fils finalement, il a choisi ce qu'il y a de mieux pour sa mère. Martel gagne 1 612,13 euros par mois. Il est ouvrier chez Velocia.